

386

à mon ami Girard,
bien affectueusement,
R. J.

LA
RESPONSABILITÉ LITTÉRAIRE
DE L'ARCHONTE
CHEZ LES ATHÉNIENS

PAR
PAUL GIRARD
MEMBRE RÉSIDANT
DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Extrait du *Recueil de Mémoires* publié par la Société des Antiquaires de France
à l'occasion de son Centenaire.

PARIS
1904



LA
RESPONSABILITÉ LITTÉRAIRE

DE L'ARCHONTE
CHEZ LES ATHÉNIENS

PAR

PAUL GIRARD

MEMBRE RÉSIDANT

DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Extrait du *Recueil de Mémoires* publié par la Société des Antiquaires de France
à l'occasion de son Centenaire.

PARIS

1904

LA

RESPONSABILITÉ LITTÉRAIRE DE L'ARCHONTE

CHEZ LES ATHÉNIENS

L'archonte éponyme, celui que les Athéniens appelaient simplement l'*archonte*, pour le distinguer du *roi* et du *polémarque*, avait, entre autres fonctions, à remplir celles d'organisateur des concours dramatiques aux Dionysies de la ville. En cette qualité, il était le maître d'accorder ou de refuser aux poètes un *chœur*, c'est-à-dire de leur ouvrir ou de leur fermer l'accès du concours. Sur quoi se fondait-il pour prendre une détermination aussi délicate? On aimerait à le savoir. Ce qui est certain, c'est que ses choix n'étaient pas toujours unanimement approuvés. Nous en avons la preuve dans un fragment des *Bouvières* de Cratinos, où ce comique fait allusion, sans le nommer, à un archonte qui a refusé à Sophocle un chœur, pour l'accorder à un mauvais poète « dont je ne voudrais pas pour *didascalé*, dit le personnage que Cratinos met en scène, même aux fêtes d'Adonis » :

ὄν οὐκ ἂν ἤξιόν ἐγὼ
ἐμοὶ διδάσκειν οὐδ' ἂν εἰς Ἀδώνια¹.

Cet affront fait à un auteur qui semble avoir été plus goûté du public que tous ses concurrents, a de quoi surprendre. Des trois grands tragiques, Sophocle est, en effet, celui dont la carrière fut le plus constamment heureuse; d'après les témoignages les moins optimistes, il aurait obtenu dix-huit fois le premier rang et ne serait jamais descendu au-dessous du second². Si l'on tient compte

1. Kock, *Comicor. attic. fragm.*, I, p. 16, n. 15.

2. *Inscr. att.*, II, II, n. 977 a; *Dicdore*, XIII, 103. Cf. la *Vie de Sophocle*: Νίξας δ' ἔλαθεν εἰκόσιν,

de ce fait, qu'il présentait à chaque concours, suivant la coutume invariable du v^e siècle pour les Dionysies urbaines, un groupe de quatre drames, soixante-douze de ses pièces, sur les cent vingt-trois environ qu'il écrivit¹, auraient été jugées dignes du premier prix. Il s'en faut qu'Eschyle ait connu un pareil succès. Il est vrai qu'il avait moins produit; mais l'auteur de sa *Vie* ne lui attribue que treize victoires². Moins nombreuses encore sont celles que compta Euripide; s'il faut en croire Varron, cité par Aulu-Gelle, il n'aurait été vainqueur que cinq fois³. D'où vient qu'un jour Sophocle se vit interdire l'espoir même de vaincre? Quel était ce compétiteur qui lui fut préféré, et pourquoi cette préférence de l'archonte?

L'heureux rival de Sophocle n'est désigné, dans le fragment des *Bouviens*, que par le nom de son père, Cléomachos :

ὅς οὐκ ἔδωκ' αἰτούντι Σοφοκλέει χορόν,
τῷ Κλεομάχου δ(έ),

dit Cratinos en parlant de l'archonte dont il blâme le choix⁴. Mais d'autres fragments comiques nomment ce personnage en toutes lettres : il s'appelait Gnésippos. Il composait des dithyrambes; c'est, du moins, ce qu'on peut conclure de deux vers de la comédie des *Pauvres* qui le rapprochent de Cléoménès, poète dithyrambique de Rhégion⁵. Quelles sont celles de ses œuvres auxquelles pense Athénée, quand il l'appelle *παιγνιογράφος τῆς ἰλαρᾶς μούσης*? Nous ne saurions le dire⁶. Il semble, dans tous les cas, avoir écrit des vers amoureux, ou, tout au moins, empreints d'une certaine langueur. L'auteur des *Hilotes*⁷ quali-

ὡς φησι Καρύστιος · πολλάκις δὲ καὶ δευτεραία ἔλαβε, τρίτα δ' οὐδεπώποτε. Peut-être, comme on l'a supposé, les deux victoires de plus que signale la *Vie* anonyme, furent-elles remportées aux Lénéennes. Le chiffre 24 donné par Suidas (*s. v.* Σοφοκλῆς) paraît, dans tous les cas, fort exagéré.

1. Suidas, *s. v.* Σοφοκλῆς. Cf. Bergk, *Griech. Literaturgeschichte*, III, p. 371, note 56.

2. *Vie d'Eschyle* : Νίκας δὲ τὰς πάσας εἴληφε τρισκαίδεκα. Le chiffre 28, qui se trouve dans Suidas (*s. v.* Αἰσχύλος), comprend, suivant une conjecture assez vraisemblable (Christ, *Gesch. der griech. Litt.*, 3^e éd., p. 213), les pièces reprises et couronnées après la mort du poète. 28 victoires supposent, en effet, 112 drames, et Eschyle en avait, au plus, composé 90 (Suidas, *s. v.*).

3. Aulu-Gelle, XVII, 4.

4. Κλεομάχου, pour Κλεομάχῳ, est une correction de Dobrée qui me paraît certaine. Cf. Bergk, *Comment. de reliquiis comoed. attic. antiquae*, p. 33.

5. Kock, *op. cit.*, I, p. 5, n. 4. Cf., sur Cléoménès, Athénée, IX, p. 402 A. L'attribution des *Pauvres* au vieux poète Chionidès, dont les débuts, d'après Suidas (*s. v.*), seraient antérieurs aux guerres médiques, est plus que douteuse. V. Athénée, IV, p. 137 E; XIV, p. 638 D.

6. Athénée, XIV, p. 638 D.

7. Encore une comédie dont l'auteur est incertain, bien que quelques témoignages l'attribuent à Eupolis. V. Athénée, IX, p. 400 C; XIV, p. 638 E; Hérodien, II, p. 917, 3 et 933, 1, éd. Lentz.

fait sa poésie de sérénades faites pour être chantées par les galants sous les fenêtres des belles, avec accompagnement de *iambique* et de *trigone* :

... ὁ δὲ Γνήσιππος ἔστιν ἀκούειν.
 κείνος νυκτερῖν' εὔρε μοιχοῖς αἰίσματ' ἐκκαλεῖσθαι
 γυναῖκας ἔχοντας ἰαμβύκην τε καὶ τρίγωνον¹.

Téléclide, dans ses *Σπερροί*, faisait à son talent une allusion analogue². Enfin, il écrivait des tragédies; les *Saisons* de Cratinos le citaient comme un *τραγωδίας διδάσκαλος* et le représentaient « menant un chœur d'épileuses, occupées à épiler sur le mode lydien de méchantes mélodies » :

ἴτω δὲ καὶ τραγωδίας
 ὁ Κλεομάχου διδάσκαλος,
 παρατιλτριῶν ἔχων χορὸν
 λυδιστὶ τιλλουσῶν μέλη
 πονηρά³.

Ce sont là d'assez pauvres renseignements; ils suffisent, cependant, pour nous laisser entrevoir un poète musicien, probablement épris d'art nouveau, et qui faisait partie de ce groupe de chercheurs pour lesquels la Comédie ancienne n'a pas assez de sarcasmes. Est-il téméraire de croire que ce fut là ce qui valut à Gnésippos la faveur de l'archonte? Nous pourrions le supposer avec plus de vraisemblance s'il nous était possible de fixer approximativement l'époque à laquelle il convient de rapporter ce petit événement littéraire. Voyons si, sur ce point, il n'y a rien à tenter.

Nous ignorons la date et jusqu'au sujet des *Bouvières*, qui nous révèlent l'injure faite à Sophocle. Mais nous savons que Cratinos vivait encore en 423, puisque sa *Πυτίνη* remporta cette année-là le prix sur les *Nuées* d'Aristophane⁴. Nous savons, d'autre part, qu'au printemps de 421 il était mort⁵. Il disparaît

1. Kock, *op. cit.*, I, p. 294, n. 139.

2. Id., *ibid.*, I, p. 217, n. 34.

3. Id., *ibid.*, I, p. 90, n. 256. Kaibel écrit (Athénée, XIV, p. 638 F) : ... διδάσκαλος | μετ' αὐτόν, « ὁ » παρατιλτριῶν | ἔχων χορὸν λυδιστὶ τιλλουσῶν μέλη πονηρά. Le passage de ses *Efféminés* où Cratinos nommait encore Gnésippos (Kock, I, p. 43, n. 97), est trop obscur pour qu'on en puisse rien tirer relativement à l'œuvre et à la manière de ce poète.

4. Aristophane n'eut même pas le second rang; ce fut Ameipsias qui l'obtint avec son *Konnos* (V^e Argument des *Nuées*).

5. Aristophane, *Paix*, 700 et suiv. La *Paix* fut représentée aux Dionysies urbaines de 421.

donc de la scène comique dans la seconde moitié de l'année 423, au plus tard en 422, âgé, nous dit-on, de quatre-vingt-dix-sept ans¹.

Or, il avait été, dans sa longue carrière, victime, comme Sophocle, des caprices de l'archonte, et il s'en plaignait dans cette même comédie des Βουκόλοι où il rappelait le refus essuyé par le grand tragique². Était-ce le même archonte qui s'était montré sévère à la fois pour Sophocle et pour Cratinos, et tous deux avaient-ils été écartés du concours la même année? On l'a conjecturé³. Dans tous les cas, cette aventure n'était point arrivée à Cratinos lors de ses débuts; le ton véhément sur lequel il la contait⁴ marquait des prétentions et une rancune qui n'étaient pas d'un commençant⁵. Il avait donc, au moment de cet échec, déjà conquis plusieurs couronnes, et c'est ce qui justifiait cette indignation où paraissait toute la fougue de son caractère⁶. Le problème, dès lors, se précise, car ses premières victoires semblent ne dater que de la 85^e Olympiade (440-436)⁷. C'est à peu près le temps de l'apogée de Gnésippos. Quelques-uns des fragments comiques qui le mentionnent appartiennent à des œuvres dont la date nous est connue, ou peut être déterminée avec vraisemblance. Les *Efféminés* de Cratinos, qui le nommaient, étaient, selon toute apparence, du commencement de la guerre du Péloponèse⁸; les *Destinées* d'Hermippos, qui l'affublaient du transparent surnom de Nothippos, étaient de 430⁹; les *Hésiodes* de Téléclide, qui le désignaient de la même façon, étaient de 430 ou de 429¹⁰. C'est

1. Ps.-Lucien, *Macrob.*, 25.

2. Kock, *op. cit.*, I, p. 18, n. 18.

3. Id., *ibid.*, I, p. 166, ΒΟΥΚΟΛΟΙ : ... in archontem qui petenti (anno superiore ut videtur) chorum non dederat gravissime Cratinum invecum esse fr. 18 docet. Consentaneum est eundem significari archontem qui etiam Sophocli chorum negaverat (fr. 15).

4. Cf. Hésychios, par qui nous connaissons cette anecdote, s. v. πυρπερέγγει (= Kock, I, p. 18, n. 18). Le texte d'Hésychios, visiblement altéré, est d'ailleurs très obscur. L'explication la plus acceptable qui en ait été donnée est encore celle de Fritzsche (Commentaire des *Grenouilles* d'Aristophane, p. 57 et suiv.). D'après ce critique, c'est à propos des Βουκόλοι qu'un chœur aurait été refusé à Cratinos, mais cette comédie n'en aurait pas moins été représentée, sans choreutes; seulement, le poète, pour se venger de l'archonte, l'aurait fait commencer par un morceau lyrique, — ou semi-lyrique, — sorte de dithyrambe exécuté par les acteurs, où il s'exprimait en termes violents sur le compte du magistrat qui l'avait exclu du concours.

5. Je ne puis, en effet, partager l'opinion de Susemihl, qui fait des Βουκόλοι une des premières comédies de Cratinos, sous prétexte que cette pièce n'avait pas de *prologue*, mais qu'elle débutait par la *parodos* (*Rev. de philologie*, 1895, p. 206).

6. Cf. le portrait que trace de lui Aristophane dans la parabase de ses *Cavaliers*, v. 526 et suiv.

7. Meineke, *Hist. crit. comic. graecor.*, p. 45. L'Anonyme *περὶ κωμωδίας* dit même : Νικᾶ μετὰ τὴν πε' Ὀλυμπιάδα. Meineke propose de lire κατὰ. Cf. Kaibel, *Comic. graecor. fragm.*, p. 7, § 6, note : π' vel πα' conjiciunt.

8. Kock, *op. cit.*, I, p. 43, n. 97.

9. Id., *ibid.*, I, p. 236, n. 45.

10. Id., *ibid.*, I, p. 214, n. 16.

donc, environ, et pour être large, entre 434 et 424 qu'il attire surtout l'attention de la comédie. Cela prouve son importance, et l'on ne s'éloignerait pas beaucoup, sans doute, de la vérité en plaçant dans cette période la préférence dont il fut l'objet de la part de l'archonte. Sophocle était alors dans tout l'éclat de son talent; il avait donné l'*Antigone* (442) et déjà peut-être l'*OEdipe roi*. On comprend que son exclusion du concours, au profit d'un Gnésippos, ait causé quelque scandale. L'archonte qui en prit la responsabilité était-il donc un homme de si peu de goût?

Je n'ai pas l'intention d'essayer ici une apologie de sa conduite; trop d'éléments nous font défaut pour la juger. Ce que je remarque simplement, c'est que Gnésippos était un musicien, et qu'à l'époque où il aurait été admis au concours de tragédie, la musique jouissait, à Athènes, d'une singulière faveur. Des réformes techniques, auxquelles le public s'intéressait vivement, tendaient sans cesse à en modifier le caractère. Après Mélanippide le jeune, auteur d'une véritable révolution dans le dithyrambe, était venu Cinésias l'ancien, autre dithyrambique célèbre par ses innovations, puis Phrynis, le maître du nome citharodique, vainqueur, en 446, aux grandes Panathénées¹. Il était naturel que le lyrisme tragique ne demeurât pas en dehors de ce mouvement. Gnésippos fut peut-être un des premiers à le faire entrer dans les voies nouvelles. De là la mauvaise humeur de la comédie, conservatrice en musique comme dans tout le reste, et dont ces nouveautés excitaient la verve satirique. Aussi voyons-nous l'irascible Cratinos placer les chants de Gnésippos au-dessous même de ceux par lesquels on célébrait Adonis². Mais, à côté de ce dénigrement systématique,

1. Voir, pour tous ces détails, Plutarque, *De la musique*, éd. H. Weil et Th. Reinach, commentaire des §§ 305 et 307 par Th. Reinach, p. 120 et suiv.

2. Ce trait appelle quelques explications. Pour Fritzsche (*op. cit.*, p. 57), le personnage que fait parler Cratinos veut dire que, s'il était *archonte*, c'est-à-dire organisateur d'une fête comportant des concours littéraires, il n'admettrait pas Gnésippos parmi les concurrents, s'agit-il des Ἀδωνια. Kock n'est pas de cet avis (I, p. 17): *Indignatur... poeta*, dit-il, *archontem qui Sophocli poscenti chorum non dederit, Gnesippo concessisse*, « quem » inquit « ego si choragus essem nollem mihi », i. e. *me chorago* « docere ne Adoniis quidem ». *Ita enim, non ut Fritschius voluit... haec interpretanda sunt. Nam archon chorum dat, choragus apparatus choricum praebet, poeta fabulam docet vel docendam curat et cum chorago aut vincit aut vincitur*. C'est se donner beaucoup de mal pour rendre compte d'une chose très simple. La fête d'Adonis, probablement fort ancienne en Attique (Aristophane, *Paix*, 418 et suiv.; Pauly-Wissowa, s. v. *Adonia*), et d'un caractère tout privé (P. Foucart, *Associations religieuses*, p. 61), n'avait rien à voir avec l'archonte ni avec l'institution de la chorégie. C'était, au v^e siècle, une fête célébrée par les femmes, qui, entre autres rites, s'y livraient, sur les toits en terrasse de leurs maisons, à des lamentations aiguës, qu'on entendait dans toute la ville (Aristophane, *Lysistrata*, 389 et suiv., et les scholies, aux vers 388 et 389; Plutarque, *Nicias*, 13, et *Alcibiade*, 18). Plus tard, sous l'archonte Nicoclès (302-1), il est question d'une πομπή τῶν Ἀδωνίων, menée par un thiasé d'Aphrodite Syrienne qui a sa rési-

il y avait l'engouement de ceux qui, las de la tradition, aspiraient à autre chose et suivaient avec une attention passionnée les tentatives des novateurs pour rendre la musique plus expressive. L'archonte n'échappait pas à ce courant d'opinion, soit qu'il subit certaines pressions, — les sollicitations auxquelles étaient en butte les héliastes nous sont une garantie que l'intrigue était partout à Athènes, — soit qu'il obéit à ses goûts personnels, qui pouvaient ne pas le porter toujours du côté du *classique*. Lisait-il ou se faisait-il lire les pièces présentées? Se décidait-il sur la renommée des auteurs? Deux passages de Platon feraient pencher vers la première hypothèse¹; mais d'autres témoignages sont plutôt en faveur de la seconde². Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il lui arrivait d'accorder un chœur à des poètes médiocres. Dans la *Paix* d'Aristophane, le chœur met au nombre des biens qui rendent la vie supportable le chant printanier de l'hirondelle, et le fait que les deux frères Morsimos et Mélanthios n'ont point obtenu un chœur³. Une certaine obscurité plane sur ces personnages. Étaient-ce, comme semble l'indiquer Aristophane, deux frères qui sollicitaient et obtenaient *ensemble* un chœur aux concours de tragédie, ce qui conduirait à penser qu'ils travaillaient en collaboration? Morsimos seul était-il auteur, comme le croit Fritzsche, et Mélanthios seulement acteur dans les drames de son frère⁴? Toujours est-il que l'un et l'autre étaient fils de Philoclès, neveu d'Eschyle et poète tragique lui-même⁵. Ils faisaient, comme nous dirions, *du théâtre*, et ils en faisaient dans le goût du jour. Aristophane se moque d'une *Médée* de Morsi-

dence au Pirée (*Inscr. att.*, II, v, n. 611 b, 1). A cette *πομπή* nous ignorons si les femmes seules prenaient part. Quel que soit le personnage qui disait, dans la pièce de Cratinos, les trimètres que nous avons conservés, ces paroles, « dont je ne voudrais pas pour *didascalie* même aux fêtes d'Adonis », ne sauraient donc être prises à la lettre, car il n'y avait, aux Ἰαδώνια, ni *didascalie* ni chœur; il n'y avait que l'ἄδωνιασμός, c'est-à-dire les threnes improvisés par les *vocéatrices* qui se lamentaient sur leurs toits en se frappant la poitrine, et la plaisanterie consiste dans l'hypothèse invraisemblable de pareils chants composés par un poète de métier, qui les ferait plus mauvais qu'ils ne le sont réellement. « La poésie de Gnéssippos, veut dire en résumé Cratinos, est encore au-dessous de l'ἄδωνιασμός, qui, pourtant, ne vaut pas cher comme paroles et comme musique. » Voilà, semble-t-il, tout le mystère de cette allusion.

1. Platon, *République*, II, p. 383 C. Il vient de citer des vers d'Eschyle dont il condamne la morale, et il ajoute : Ὅταν τις τοιαῦτα λέγῃ περὶ θεῶν, χαλεπανομένῃ τε καὶ χορὸν οὐ δώσομεν. Cf. *Lois*, VII, p. 817 D, où il s'agit de la tragédie, toujours considérée au point de vue des grands enseignements qu'elle doit contenir : Νῦν οὖν, ὦ παῖδες μαλακῶν Μουσῶν ἔχονοι, ἐπιδείξαντες τοῖς ἀρχουσι πρῶτον τὰς ὑμετέρας παρὰ τὰς ἡμετέρας ᾠδὰς, εἴν μὲν τὰ αὐτὰ γὰρ ἢ καὶ βελτίω τὰ παρ' ὑμῶν φαίνεται λεγόμενα, δώσομεν ὑμῖν χορὸν, εἰ δὲ μὴ, ὦ φίλοι, οὐκ ἂν ποτε δυναίμεθα.

2. Suidas, s. v. χορὸν δίδωμι. Ἐν ἴσῳ τῷ εὐδοκίμῳ καὶ νικῶν· παρὰ γὰρ τοῖς Ἀθηναίοις χοροῦ ἐτύγγα-νον κωμῳδίας καὶ τραγῳδίας ποιηταὶ οὐ πάντες ἀλλὰ οἱ εὐδοκίμοι καὶ δοκιμασθέντες ἄξιοι.

3. Aristophane, *Paix*, 800 et suiv.

4. Fritzsche, *op. cit.*, p. 105.

5. Pourtant, Suidas ne nomme que l'un d'eux, Morsimos, comme fils de Philoclès (s. v. Φιλοκλῆς, Μόρσιμος καὶ Μελάνθιος).

mos, dans laquelle Mélanthios exécutait une de ces monodies si appréciées des admirateurs d'Euripide¹. Il est piquant de voir ces poètes de la famille d'Eschyle renoncer au genre sévère qui avait fait la gloire du vieux tragique, pour donner dans de pareilles curiosités. C'est qu'elles plaisaient, ces curiosités, et, à tout prendre, elles font honneur au génie inquiet et inventif des Athéniens. L'archonte qui, un jour, leur témoigna sa sympathie en admettant Gnésippos à concourir, n'était probablement ni un ignorant ni un sot; il faut considérer son choix comme un épisode de cette éternelle querelle des *anciens* et des *modernes* qu'ont connue toutes les grandes littératures, et qui est justement une preuve de leur grandeur et de leur vitalité.

1. Aristophane, *Paix*, 1009 et suiv. Nauck, adoptant l'opinion qui fait de Mélanthios un acteur, pense que la *Médée* dont il est question ici était de Morsimos plutôt que de son frère (*Tragic. graecor. fragm.*, 2^e éd., *Adespota*, n. 6, p. 839). Le scholiaste, au contraire (*Paix*, 1012), l'attribue à Mélanthios lui-même.